

Études littéraires africaines

« L'Histoire est un éternel recommencement, et presque toujours pour le pire » : entretien avec Boubacar Boris Diop

Rémi Armand Tchokothe



Numéro 46, 2018

Qui a peur de la littérature wolof ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1062270ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1062270ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Un entretien de Rémi Armand Tchokothe avec Boubacar Boris Diop dans le contexte particulier d'une visite au Musée de l'Holocauste à Nuremberg. L'auteur de *Murambi* y évoque la mémoire de la Shoah, notamment à Washington, en comparaison avec celle du génocide au Rwanda. L'entretien traite ensuite du séjour qu'a fait l'écrivain à l'Université de Bayreuth, occasion de rendre hommage à l'africanistique allemande et de plaider pour un renforcement des études de langue africaines en Afrique même.

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Tchokothe, R. A. (2018). « L'Histoire est un éternel recommencement, et presque toujours pour le pire » : entretien avec Boubacar Boris Diop. *Études littéraires africaines*, (46), 107–112. <https://doi.org/10.7202/1062270ar>

« L'HISTOIRE EST UN ÉTERNEL RECOMMENCEMENT, ET PRESQUE TOUJOURS POUR LE PIRE » : ENTRETIEN AVEC BOUBACAR BORIS DIOP

RÉSUMÉ

Un entretien de Rémi Armand Tchokothe avec Boubacar Boris Diop dans le contexte particulier d'une visite au Musée de l'Holocauste à Nuremberg. L'auteur de *Murambi* y évoque la mémoire de la Shoah, notamment à Washington, en comparaison avec celle du génocide au Rwanda. L'entretien traite ensuite du séjour qu'a fait l'écrivain à l'Université de Bayreuth, occasion de rendre hommage à l'africanistique allemande et de plaider pour un renforcement des études de langue africaines en Afrique même.

ABSTRACT

An interview with Boubacar Boris Diop by Rémi Armand Tchokothe in the particular circumstances of a tour in the Holocaust Museum in Nuremberg. The Murambi's author reminds of the Jewish genocide's memory such as in Washington, compared to the genocide in Rwanda. The conversation then evokes the writer's stay in the University of Bayreuth : an opportunity to pay tribute to African studies in Germany and to speak in favour of reinforcing studies in African languages in Africa self.

*

Invité par l'École Doctorale Internationale d'Études Africaines de l'Université de Bayreuth (*BIGSAS : Bayreuth International Graduate School of African Studies*), Boubacar Boris Diop y est resté en résidence du 8 juillet au 2 août 2016. Ce séjour a été riche en activités aussi bien prévues qu'improvisées : journées d'étude consacrées à son œuvre, séminaire puis entretiens avec les étudiant(e)s et les chercheur(e)s en études africaines, interview téléphonique avec la *Deutsche Welle*. Et, *last but not least*, les « Ateliers BIGSAS de la pensée » (« *BIGSAS Denkatelier* ») ont été inaugurés par une conférence de Boubacar Boris Diop sur le thème : « Écrire aujourd'hui en Afrique »¹.

¹ On peut suivre cette conférence sur le site de l'Université de Bayreuth : <https://mms.uni-bayreuth.de/Panopto/Pages/Viewer.aspx?id=f1dddad0-1048-4b87-b9a4-111b186bb4d2>

En tant qu'hôte principal, je l'ai accompagné pendant toutes ces activités et j'ai eu le privilège d'entendre ce « baobab » s'exprimer à propos des thèmes qui le préoccupent : les littératures africaines, la politique, la sociologie, l'histoire, le journalisme, les arts, etc. Au moment de le reconduire à l'aéroport de Nuremberg, je lui ai proposé de faire un détour par le musée de l'Holocauste de Nuremberg² pour clore son premier séjour à Bayreuth. Chacun comprendra que je m'adressais ainsi à l'auteur de *Murambi, le livre des ossements*. Il a tout de suite accueilli l'idée avec enthousiasme. Les lignes qui suivent sont la transcription de l'entretien spontané que nous avons eu dans un espace relativement calme du musée, après la visite³.

*

Rémi Armand Tchokothe : *En tant qu'écrivain, comment t'es-tu senti dans ce musée, et particulièrement à l'endroit où il était question de censure et de livres brûlés ?*

Boubacar Boris Diop : J'ai pensé à cette phrase de Heinrich Heine qui me hante depuis que je l'ai lue au Musée de l'Holocauste de Washington : « Celui qui commence à brûler des livres finit toujours par brûler des êtres humains »⁴. Le sens de l'anticipation des poètes est parfois stupéfiant : c'est comme si Heine avait vu arriver Hitler et le nazisme bien avant tout le monde. Sans doute avait-il en tête l'Inquisition en Espagne, qui est le précédent le plus fameux et qui montre, hélas, que l'Histoire est un éternel recommencement, et presque toujours pour le pire. Nous avons vu aujourd'hui beaucoup de jeunes gens dans ce musée et je ne peux m'empêcher de me demander comment ils vivent tout cela : viennent-ils simplement s'imprégner du passé de leur pays ou ressentent-ils surtout la fameuse culpabilité allemande ? Ce ne serait pas juste qu'ils portent le poids de la faute de leurs parents, mais il est essentiel qu'ils viennent ici s'imprégner de ce qu'il y a de plus infâme dans leur propre histoire.

J'admire ce courage, c'est le prix à payer pour que le *never again* ait du sens. Évidemment, quand on pense à tout ce qui s'est passé

² *Dokumentationszentrum Reichsparteitagsgelände*, souvent abrégé en « *Dokuzentrum* ».

³ L'entretien a eu lieu le 2 août 2016. Nous remercions Brigitte Krause pour son aide dans la transcription.

⁴ « [...] *dort wo man Bücher / Verbrennt, verbrennt man auch am Ende Menschen* » (Heinrich Heine, *Almansor. Eine Tragödie*, 1821). Il serait plus exact de traduire par : « Là où on brûle des livres, on finit par brûler des hommes aussi ».

depuis l'Holocauste, on se dit que les humains ne retiennent jamais les leçons du passé. Ici à Nuremberg, il y a ces fortes images du fameux procès... Tous ces dignitaires nazis aux visages impassibles, que pensaient-ils réellement de leur situation ? Ils se sont contentés de misérables dénégations, identiques à celles que j'ai entendues au Rwanda – « je n'étais pas au courant d'une quelconque solution finale, j'ai reçu des ordres, j'ai exécuté » –, mais il est fascinant de voir que ces personnes naguère toutes-puissantes avaient fini par tomber si bas. Elles avaient tout perdu, et la guerre et leur honneur, et avaient conscience d'être proches d'une fin honteuse. Je veux bien croire que cette déchéance après l'illusion de la force est une leçon d'histoire suffisante en elle-même, mais j'aurais aimé sentir du remords chez ces gens.

***RAT :** Toi qui as écrit sur le génocide au Rwanda, est-ce que tu vois des rapprochements, est-ce que cette visite t'a rappelé des moments de tes recherches quand tu participais au projet « Rwanda, écrire par devoir de mémoire » ?*

BBD : Il y a toujours beaucoup de similitudes entre de tels événements, mais ce qui est vraiment intéressant, ce qui fait sens, ce sont les différences. Dans les témoignages des rescapés de Sobibor ou de Buchenwald comme dans les films ou les romans sur les camps de concentration, ce qui frappe, c'est la cohabitation, les interactions entre la victime et le bourreau. Il y a entre eux pour ainsi dire une « relation stable » et lisible, mais aussi la possibilité qu'en un éclair bien des choses surviennent : des regards ou des paroles muettes peuvent être échangés, et peut-être même qu'on peut sentir comme un vague remords de la part du bourreau. Au Rwanda, rien de cela n'était possible : les tueurs arrivaient, les cris de terreur se mêlaient aux cris de haine et l'instant d'après, presque tout le monde était mort, personne n'avait vraiment eu le temps de comprendre. C'est peut-être pour cette raison que le musée de Gisozi⁵ est beaucoup plus explicatif que celui-ci. Il ne raconte pas seulement le génocide, il retrace toute l'histoire du Rwanda, fournissant ainsi des clés pour comprendre la tragédie. À Nuremberg, les corps des victimes sont absents et cela fait une différence remarquable avec Gisozi où ils sont très visibles, sans doute pour nous faire rétrospectivement honte de notre indifférence à l'époque des massacres. Je me souviens de m'être rapidement enfui de l'une des salles consacrées aux enfants rwandais, avec juste leurs photos et jouets préférés, une bicyclette, une poupée, etc.

⁵ Quartier de Kigali où a été construit le Mémorial du génocide.

RAT : *Tu m'as aussi parlé de ta visite au Musée de l'Holocauste à Washington.*

BBD : Je garde un souvenir très particulier du musée de Washington, probablement parce que c'est ma fille Élisabeth qui m'y a emmené à l'époque. J'y ai retenu, parmi les phrases significatives déployées sur des panneaux à l'intention des visiteurs, un passage de *Mein Kampf* où Hitler pose la question suivante, que je cite de mémoire : « Après tout, qui se souvient encore du massacre des Arméniens ? » La réponse est terrible : personne. Personne ne s'est jamais soucié du sort des Arméniens et pour le leader nazi, c'est un argument en faveur de l'extermination des Juifs. On voit ici comment, tout au long de l'histoire, les logiques de destruction se font écho. Et savais-tu que juste avant le génocide des Tutsis, un père blanc allemand du nom de Pristill avait eu l'obligeance de traduire *Mein Kampf* en kinyarwanda et de le lire sur une radio rwandaise ? D'un autre côté, le pari hitlérien sur une amnésie planétaire montre à quel point même les initiatives les plus modestes, comme notre projet « Rwanda, écrire par devoir de mémoire », peuvent être utiles. Souviens-toi de Wiesel : dans un génocide, le bourreau tue toujours deux fois et la deuxième fois, c'est par le silence.

RAT : *Revenons à un sujet moins lourd. Tu viens de passer trois semaines à Bayreuth, à l'institut d'études africaines dont tu as toujours entendu parler. Pour des raisons difficiles à comprendre, tu n'étais encore jamais venu ici. Comment as-tu trouvé ton séjour ?*

BBD : J'ai compris assez tard que la ville abritait un remarquable programme d'études africaines. Au fil des ans, le nom de Bayreuth est très souvent revenu dans mes conversations avec des amis comme Alain Ricard, ce grand africaniste décédé en 2016, Papa Samba Diop ou Josias Semujanga. Cela m'avait permis d'en soupçonner l'importance intellectuelle, mais je dois bien avouer que je l'imaginai comme un laboratoire académique aux dimensions somme toute modestes où des spécialistes se retrouvaient périodiquement pour confronter leurs recherches sur différents aspects des cultures africaines. J'avais aussi fini par avoir l'impression que tout le monde y parlait swahili, même pour demander l'heure à son voisin ! À l'arrivée, je suis agréablement surpris de découvrir un lieu immense et bien équipé, dédié à la seule connaissance de l'Afrique.

On s'en étonne toutefois moins quand on se rappelle qu'on est après tout au pays de Leo Frobenius, qui a si profondément influencé les pères fondateurs du mouvement de la Négritude. D'autres noms – Janheinz Jahn, par exemple – rappellent que

l'Allemagne, pays pourtant sans passé colonial marquant, est très présente dans les études africaines. Bayreuth est l'un des symboles de cette ouverture d'esprit. Je voyage beaucoup, comme tous les écrivains de nos jours, mais j'ai rarement eu à ce point le sentiment de me trouver dans un lieu où les humains se rencontrent au lieu de simplement se croiser. C'est bien de cela qu'il est question, en définitive, de chemins de vie qui peuvent se confondre ou pas, et à Bayreuth, j'ai été en contact avec des personnes attentives, d'une dimension intellectuelle indéniable, mais aussi d'une certaine humanité. Je pense au Professeur Dymitr [Ibrizimow], à Ute [Fendler], à toi-même, à toutes les personnes directement ou indirectement concernées par ma présence.

Ces journées d'étude autour de mon travail ont été très bien, sans être une première. Nasrin Qader en avait déjà organisé une du même genre à Chicago, plus précisément à la Northwestern University. De même à Vancouver, l'University of British Columbia avait dédié quelques jours de réflexion à ma création et à celle de Chimamanda [Ngozi Adichie]. La nouveauté à Bayreuth, c'est que les débats se sont focalisés sur mes écrits en wolof. En soi, la navigation d'un auteur entre deux ou plusieurs langues est un sérieux sujet de discussion, il y a toujours beaucoup à dire là-dessus. Dans mon esprit, le wolof et le français ne sont pas en guerre : pourquoi s'appauvrir volontairement en se privant d'une langue qu'on maîtrise ? Il n'en reste pas moins que mon principal outil de travail littéraire aujourd'hui, c'est le wolof et cela est ressorti à Bayreuth.

Ici en Bavière, beaucoup d'intellectuels, y compris des jeunes venus du monde entier, travaillent sur des langues africaines, notamment le swahili, et c'est assez impressionnant. J'imagine qu'un jour ou l'autre, le wolof aura sa place dans ce cursus. Mais oserai-je le dire ? Ce qui est ironique, profondément paradoxal et perturbant, c'est que l'étude des langues africaines me semble bien plus prise au sérieux en Occident qu'à Yaoundé, Abidjan ou Dakar ! On ne peut pas dire que rien n'est fait sur le continent : Sokhna Bao-Diop, qui a participé à nos travaux, enseigne la langue et la littérature wolof à l'Université Gaston Berger de Saint-Louis ; et l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar est présente sur ce terrain depuis toujours, grâce à des linguistes de renom. Mais je ne pense pas que ce soit aussi important qu'ici et ça en dit quand même beaucoup sur notre manque d'ambition ou simplement sur le respect que nous avons de nous-mêmes. Nous devrions étudier plus sérieusement les langues africaines et même les langues européennes à partir des nôtres. Il faut aussi avoir l'ambition de comprendre le monde en partant de

112)

soi ; c'est fondamental d'avoir, comme tout le monde, un esprit conquérant.

■ Entretien réalisé par Rémi Armand TCHOKOTHE